HEUREUX MOMENTS

(CHANSON : AIR À FAIRE)

Refrain

Viens ma chérie
Par la prairie
Sous les grands bois, ah ! viens t'asseoir !
Viens, tout murmure
Dans la ramure,
Allons, tous deux, là-bas, ce soir.

I

Vois derrière la montagne
Phébus là-bas descend des cieux,
Et ses feux, dans la campagne
Brillent déjà moins radieux.
Les voix de la nature
Vers le ciel vont monter,
Et chaque créature
A son tour doit chanter.

Refrain.... Allons chanter là-bas, ce soir.

II

Loin du bruit, allons ensemble
Dans le calme nous reposer,
Sous le feuillage qui tremble
Viens, mon amie, allons causer.
Ta douce voix m'anime
Quand tu mêles, le soir,
Au concert unanime
La note de l'espoir !

Refrain.... Allons causer là-bas, ce soir.

III

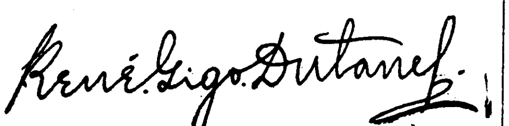
Qu'il fait bon, sous la feuillée,
Prêter l'oreille aux mille voix
Dont notre âme émerveillée
Subit le charme au fond des bois.
Viens avec moi, mignonne,
Dans les sentiers ombreux,
Allons, ma toute bonne,
Allons rêver à deux !

Refrain.... Allons rêver là-bas, ce soir.

IV

Viens, enfant, goûtons les charmes
De ces moments délicieux,
Du monde oublions les larmes,
Allons aimer, plaisir des cieux !
Ces voix au doux murmure,
Ces souffles parfumés,
Cette belle nature,
Tout semble dire : Aimez !

Refrain.... Allons aimer là bas, ce soir !



Salaberry de V...., septembre 1888.

"COCHER MILLIONNAIRE"

A ceux qui me lisent, je veux aujourd'hui faire connaître le chef-d'œuvre d'un charmant conteur, qui n'a qu'un défaut, c'est d'être Autrichien. Bauerlé—c'est son nom—a, en 1852, fait représenter sur la grande scène du Burg une pièce intitulée : *Cocher millionnaire*. Un auteur français, de passage à Vienne, assista à la seconde représentation de cette pièce. Touché de l'originalité et de la fraîcheur du sujet, il n'eût rien de plus pressé, rendu en France, de traduire l'œuvre et de la livrer à la publication. Mais, par malheur, le traducteur, soit par modestie, soit par distraction, ne mit pas son nom à côté de Bauerlé. Chose aussi à noter, l'éditeur en fit autant. J'ai cette brochure sous les yeux, et sur la couverture je lis :

BAUERLÉ
COCHER MILLIONNAIRE,
Pièces en 3 actes
TRADUCTION DE X....
Paris, 1856.

Ayant parcouru cet ouvrage, j'éprouvai les mêmes sentiments que l'auteur français, et de même que lui je fus saisi de l'idée de la faire publier. Mais la publier en son entier est chose impossible ; l'espace me manque, et à dire franchement j'aime un peu à mettre du mien. Je me borne donc à raconter fidèlement l'intrigue, tout en respectant certaines expressions contenues dans l'édition française. Si messieurs les avocats, notaires ou huissiers s'offensent des trois mots un peu risqués qui sont à leur adresse, qu'ils ne s'en prennent pas à moi, mais bien au traducteur X...

***

Ce qui suit s'est passé à Vienne.

Un matin, vers deux heures, en l'an de grâce 1848, un homme tout de noir vêtu, portant sous son bras gauche un lourd paquet enveloppé dans un manteau, traversait vivement le grand boulevard de Burg et entrait dans une petite ruelle noire et toute tortueuse. De temps en temps, il s'arrêtait et regardait derrière lui pour voir si quelqu'un venait, mais tout était tranquille. Comme on a pu le lire dans un des derniers numéros du MONDE ILLUSTRÉ, chacun se couche à dix heures précises à Vienne.

L'inconnu, rassuré par le silence, continua sa route. A l'angle d'une autre ruelle plus sale que la première, devant une maison basse, faisant contraste avec la rue par sa propreté, il s'arrêta et déposa près de la porte le paquet qu'il tenait. Cela fait, il s'en retourna aussi vite qu'il était venu.

Quelques heures après, avec le soleil, les habitants de la maison se levèrent. Ils n'étaient pas nombreux les habitants de cette maison, deux vieillards seuls, une femme et un homme y demeuraient.

En se levant, la vieille dit :

—Va réveiller le voisin Jean, tu le lui as promis hier soir.

—J'y vais, répondit le vieux.

Et, clopin-clopant, encore endormi, les yeux peu ouverts, il sortit dans la ruelle. A la vue du paquet déposé sur le perron par l'inconnu, il jeta un cri. La vieille, là-haut, alarmée, courut à la fenêtre.

—Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle toute tremblante.

—Regarde, vieille.

—Qu'est-ce que c'est ça ? fit-elle étonnée.

—Ça, c'est un enfant, répondit le bonhomme.

Puis, après un temps.

—Faut-il le monter ?

—Es-tu bien sûr que ce n'est qu'un enfant ?

—Oh ! oui.

—Alors, monte-le.

Le vieux obéit. Délicatement, il prit le petit être dans ses bras et l'emporta jusqu'au grand lit où tous deux, avec mille soins, le couchèrent.

Puis, doucement, bien doucement, sans que le parquet criât, ils se retirèrent dans une autre pièce.

—Femme, dit le vieux, c'est un enfant abandonné. Nous ne sommes pas pour le garder ici. Tout à l'heure, j'irai à la préfecture... j'annoncerai...

La vieille l'interrompit.

—Garde-toi de faire cela, dit-elle.

—Mais...

—Il n'y a pas de mais... Comment, nous, des gens chrétiens, nous abandonnerions ainsi un pauvre petit... Sais-tu où le mettra la police ? Dans un hospice. Il grandira bien dans cette place, j'en conviens, mais plus tard, quand il sortira, qui donc pourra diriger ses pas dans une bonne voie ? Qui donc pourra l'aimer autant que je viendrais à l'aimer si nous le gardions ? Tout seul, orphelin, sans soutien, il pourra se tromper de route, suivre la mauvaise. Ah ! vieux, ce sera une cruauté d'agir de la sorte. Dieu nous en voudra peut-être. Tiens ! sois charitable, nous n'avons pas d'enfants, adoptons-le. Je suis certaine qu'il nous dédommagera de notre œuvre.

Mais le vieux resta inébranlable dans sa décision.

—Il pourra être aussi notre inquiétude, dit-il.

—Oh ! nous l'aimerons tant, qu'il nous rendra bien la pareille, va, fit la vieille avec un ton convaincu.

Toujours est-il que, poussé par les instances de sa femme qui donnait réponse à toutes ses suppositions, le vieux fut sur le point de dire oui. Ce qui l'en empêcha furent ces deux autres pensées qui lui vinrent à l'idée :

—Nous sommes trop vieux pour l'élever. Puis, avec quoi l'élèverons-nous ?

Tout simplement la vieille répondit :

—Nous ne sommes jamais trop vieux pour faire le bien. Nos ressources ne sont pas fortes, mais en ménageant encore plus, nous vivrons aussi bien à trois qu'à deux.

En ce moment l'enfant qui, jusqu'à maintenant avait dormi, se réveilla et se mit à pleurer.

Les deux vieux pénétrèrent dans la chambre.

Pendant que la femme cherchait à consoler le petit, l'homme l'examinait.

—Aie ! exclama-t-il... Regarde donc à son bras gauche.

La femme regarda, et à sa surprise vit un petit sac cousu à la manche de l'habit. Ahuris, stupéfaits même, ils coupèrent les fils qui retenaient le sac à la manche et, anxieux, l'ouvrirent.

Dedans, il y avait deux billets de banque, formant une somme de 30,000 florins et un écrit ainsi conçu :

Vous sachant charitables, je vous confie mon enfant. Il a nom : Pierre.

Et c'était tout.

—Eh bien ! interrogea la femme.

—Eh bien, gardons-le, répondit l'homme.

Le petit Pierre grandit sagement au milieu de ces deux vieillards. Quand il eut l'âge de comprendre, on le mit à une école dont le précepteur, ancien employé du bureau de poste, était ami avec son père adoptif. L'enfant fit des progrès sensibles ; il en fit tellement qu'un jour, le professeur lui dit :

—Petit, tu peux ficher ton camp...tu en sais plus long que moi.

Et là dessus Pierre, gonflé, d'orgueil se croyant être un savant, courut vers son père en disant d'un ton certain :

—Papa, je suis instruit.

Le père, qui lisait avec peine la *Nouvelle Presse*, journal populaire, mais bon Dieu, mal rédigé, le crut et lui tint à peu près ce langage :

—Mon fils, puisque te voilà instruit, que tu peux facilement gagner ta vie, que vas-tu faire maintenant ? Je voudrais bien te laisser réfléchir, mais tu sais, je me fais vieux, soixante-et-onze ans tantôt .. et j'aimerais à te voir en place.

—Oh ! c'est fait, dit Pierre... Je serai cocher.

—Tu dis, fit le vieux avec étonnement.

—Cocher, père.

—Mais ce n'est pas une position, ça... surtout pour un homme savant.

—Si.

—Mais...

—Oh ! je serais si heureux, supplia le jeune homme.

—Eh bien ! soit, dit le père.

Quinze jours plus tard, au dépôt 39 du boulevard du Ring, Pierre devint cocher pour le compte d'un bourgeois enrichi par ce métier.

Un an après, il avait sa voiture.

***

Comme il faut souvent en ce monde peu de chose pour posséder le bonheur ! Rien que d'être cocher, cocher à son compte, Pierre se mettait à l'avant-garde des heureux. Il fallait le voir arriver le matin, juché sur son siège, la casquette sur le coin de la tête, la cigarette à la bouche, fredonnant une romance entendu la veille au théâtre An-der-Wier. A peine débarqué, il se faufile à travers ses camarades, et là, avec de longs rires, bien joyeux, on se conte les petits scandales du jour. On y met du sel, on exagère, de petites causes on en fait des procès, et des procès on en arrive à la peine. Un gascon passant là se croirait en plein Midi, au milieu de ses compatriotes. Soudain, comme à un signal, les rires s'éteignent, les voix cessent C'est que là-bas, à l'horizon, une fournée d'Anglais s'avancent vers le dépôt.

Les cochers de Vienne sont des gens polis. Jamais, de mémoire de voyageur, on ne les a vu obséder les passants et ne pas respecter ceux qui préfèrent marcher. Souvent, très souvent même, ils sont spirituels avec les personnes qu'ils conduisent. C'est tellement le cas, que Victor Tissot reconnaît que les cochers de Vienne sont les cochers les plus charmants du monde. Presque toujours, dit cet auteur, une Viennoise aime mieux prendre un fiacre que son landeau.

Ah ! si nos automédons montréalais ressemblaient aux cochers de Vienne !

En voyant donc ce tas d'Anglais, respectueusement Pierre et ses confrères se placèrent aux portes de leurs voitures et attendirent.